

La libération de Vierzon, 4 septembre 44

Guy Gitteau se rappelle de cette journée, quand Vierzon fut libérée : « *Le soir, je suis sorti, les cloches de Notre-Dame sonnaient à toute volée. C'est confus dans mon esprit, mais je revois cette foule dans la rue Neuve (aujourd'hui baptisée avenue de la République). N'importe qui s'embrassait, on voyait passer des véhicules avec des drapeaux* ». Guy, de ses yeux d'adolescent, regarde les adultes vivre les heures de la Libération. « *Le surlendemain, le boulanger de la rue Victor-Hugo nous a apporté du pain blanc, on mangeait ça comme de la brioche* ». Mais pour l'enfant qui passait son temps entre l'école, s'offrait des parties de pêche sur les bords du canal, dessinait dans la salle du restaurant [le café-restaurant de l'Espérance, rue Edgar-Quinet], la Libération c'est aussi les femmes tondues : « *Cela m'a frappé, de voir ces femmes rasées qui étaient devenues laides, je ne comprenais pas pourquoi* ». Guy Gitteau, qui écoutait la radio de Londres, dans l'arrière-cuisine, durant l'occupation, reprend l'école après la Libération. « *Pendant et après, nous ne parlions quasiment jamais entre nous de ce qui se passait* ». Le temps était-il beau le jour de la Libération ? Guy Gitteau réfléchit et dit : « *Nous nous embrassions sous le soleil* ».

(Témoignage de Guy Gitteau. Extrait de l'article « Un adolescent en 1944 ». *Le Patriote Berrichon* N°8 du 6 septembre 1944 – AMRDC



Le lendemain de la Libération de la seconde ville du Cher, la foule se masse sur la place de la mairie. Au milieu, les Américains sont debout

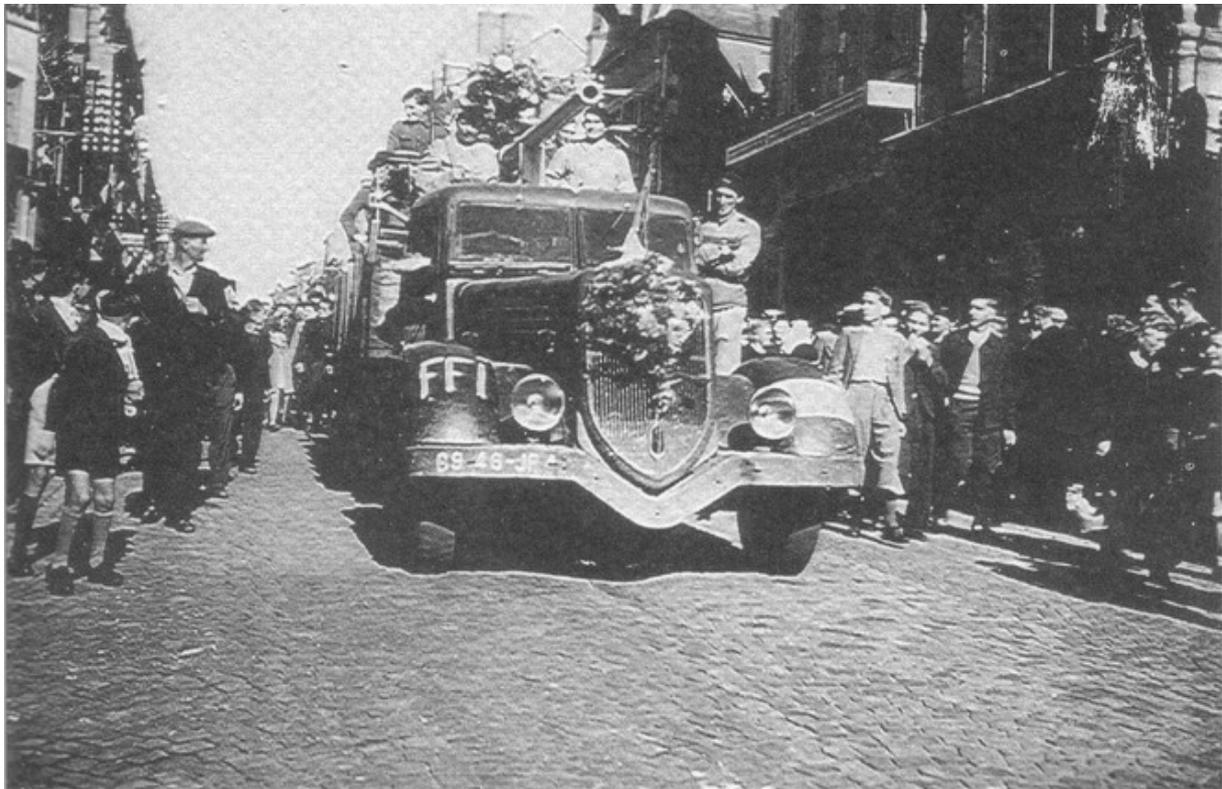
Vierzon, place de la mairie le 5 septembre 1944 - *Le Patriote Berrichon* N°8 du 6 septembre 1944 – AMRDC

Il était 21 heures environ quand les premières voitures des diverses colonnes de FTPF des FFI constituées dans l'après-midi firent leur entrée dans la ville. La première je crois qui foula de ses roues le sol de la cité dévala de la côte de la Noue puis franchit le Cher sans obstacle et déboucha dans la rue des Ponts.

Les FTPF des FFI occupèrent très vite l'Hôtel de Ville, la Poste, les locaux de la Standortkommandatur et la Feldgendarmarie. D'autres éléments des FFI qui s'étaient infiltrés dans la ville occupaient aussi la gare et toutes les installations ferroviaires.

Le drapeau tricolore, qu'on n'avait plus vu depuis quatre ans, fut hissé sur tous les monuments publics ; les cloches se mirent à sonner à toute volée à Villages, aux Forges, à la Ville. Et leurs notes cristallines annoncèrent aux Vierzonnais la bonne nouvelle !

Bientôt d'ailleurs des drapeaux surgirent un peu partout aux fenêtres et la foule des braves gens qui depuis quatre années attendait cette minute solennelle s'amassa dans les rues principales. Elle saluait les FFI, les acclamait follement et des cris de "Vive la France, vive de Gaulle, vivent les FTPF !" jaillissaient ça et là, impressionnants.



FFI défilant le 5 septembre 1944 dans Vierzon. – AMRDC

"Dans la matinée du 5 septembre, ce fut un délire. Il était difficile de traverser Vierzon en automobile et même en vélo, car les rues étaient noires de monde. La place de l'Hôtel de Ville était grouillante. Tandis qu'on promenait en ville quelques femmes fraîchement tondues pour avoir oublié qu'elles étaient françaises, que de la foule s'élevait une forte clameur demandant l'arrestation des collaborateurs, les autorités militaires et le Comité local de la Libération siégeaient dans une salle de l'Hôtel de Ville, puis quelques instants plus tard après avoir prononcé la déchéance de la municipalité désignée par Vichy, installaient le Comité local de la Libération qui administrera Vierzon désormais.



Le 9 septembre 1944 le nouveau préfet du Cher Gustave Sarrien et le président du CDL Marcel Plaisant défilent dans Vierzon libéré depuis peu en compagnie des nouvelles autorités locales : Léo Mériquot, président du Comité local de libération et le capitaine "Stag" (Belmont de Montagu).

(Brochure du 60e anniversaire de la libération de Vierzon).

Toute la journée, la foule exprima sa joie avec violence et spontanéité. Des colonnes de jeunes gens et de jeunes filles, d'enfants même se formaient çà et là. Elles agitaient de multiples drapeaux tricolores, ou bien encore au-dessus des têtes surgissaient sans qu'on sache d'où ils venaient des drapeaux à Croix de Lorraine. Les drapeaux aussi des nations unies : l'Union Soviétique, l'Angleterre et les Etats-Unis.

Toute la ville communiait dans une même pensée. On oubliait d'un coup les misères endurées depuis quatre ans, pour ne plus songer qu'à la Patrie qui par la libération de notre cité ouvrière était plus proche que la veille de sa délivrance totale."

(Le Patriote berrichon du 6 septembre 1944). - AMRDC



Vierzon, le 05.09.1944 au lendemain de sa libération.- AD18 – 140J45

La libération de Bourges, 6 septembre 44

[...] Avec les copains, nous nous asseyons sur un petit mur au bas du boulevard Santos-Dumont et nous regardons les Nazis foutre le camp. Des camions remplis d'hommes tirant des canons, des troupes à pied, passent devant nous, remontent le boulevard Joffre et quittent la ville par la route de Dun. Dans les derniers jours d'août, leur retraite devient cohue : des troupes en désordre, des soldats qui tirent la jambe, quelques camions au toit camouflé par des branches, des soldats en vélo dont certains roulent sur les jantes avec leurs pneus crevés. L'un d'eux est monté sur un âne. Nous nous moquons d'eux ouvertement. Des avions survolent l'Aéroport et mitraillent les pistes.

[...] Les Maquisards sont postés dans le Chemin Noir, prêts à entrer dans Bourges. Avec les copains, nous allons les voir. Ils nous disent de foutre le camp.

Nous décidons d'aller chercher des balles pour eux sur le terrain de l'Aéroport, car nous ne voyons plus de soldats. Nous les croyons partis. Nous passons par le stade. Nous avons des musettes que nous remplissons au hasard de balles trouvées par dizaines à côté des abris pour avions éventrés. Nous marchons sur les caisses de munitions : j'ai une chemise blanche à laquelle grand-mère m'a dit de faire très attention. Tout à coup, deux camions débouchent de la rue Le Brix vers l'Aérogare. Des soldats casqués en descendent. L'un d'eux dirige vers nous ses jumelles. Nous prenons nos jambes à notre cou. Sauve qui peut ! Je m'empêtre dans un morceau de bois et je tombe. Ma chemise a un accroc d'au moins vingt centimètres.

Les gars du Maquis nous prennent les balles dont ils ne peuvent se servir. J'ai déchiré ma chemise pour rien. Je me fais disputer par grand-mère : elle a bien raison.

Une auto-mitrailleuse remonte l'avenue de Saint-Amand à grande vitesse. En haut, ils tirent des rafales et retournent pour prendre le boulevard de l'Industrie. Ils s'étaient trompés de route.

Deux Jeeps descendent l'avenue, remplies de Maquisards armés en uniforme. Il y a foule sur les trottoirs. Les gens applaudissent. Certains offrent à boire. Ils tournent au Beugnon et repartent par la rue de Mazières.

Nous sommes le 4 septembre [1944]. Le temps vire au gris. Il fait moins chaud. C'est la fin de l'été.

Quel silence ! Les Allemands ont disparu. Les Maquisards n'ont pas encore pris possession de la ville.

Soudain j'aperçois un soldat allemand qui remonte l'avenue. Il a les cheveux blancs. Il n'a pas d'arme. Il a perdu son calot. Il fait les quatre coins de la route : il est saoul comme ce n'est pas possible. Il n'ira pas loin : il sera enfermé dans un appartement en haut de l'avenue.

L'attente devient insupportable. Chacun se prépare à la libération.

Le 6, en début d'après-midi, la nouvelle se répand : « Les Maquisards sont en ville ». J'accroche à notre grille les petits drapeaux français et soviétiques que grand-mère a fabriqués et j'enfile en courant la rue Barbès. La rue d'Auron est noire de monde. [...]

Je rejoins une farandole place Planchat, autour de la pendule. La foule est dense. La fille dont je prends la main rit et chante. Mon dieu ! Je la reconnais : je l'ai vue au bras d'un Allemand. Je casse la chaîne.

Je remonte la rue du Commerce. Place Cujas, au coin du Crédit Lyonnais, je vois un groupe qui a déshabillé une jeune femme. Elle est en combinaison et a l'air de s'en moquer. Je regarde car je n'ai jamais vu de femme nue. J'ai mal à l'estomac. Une auto arrive et des hommes l'emmènent.

Un grand cortège se forme. On chante la Marseillaise. Je nage au milieu de la foule, perdu, éperdu. J'entends l'Internationale en haut de la rue Moyenne et je cours. Le chant vient du coin de la rue Mayet - Genetry. J'entends : « Adhérez aux Jeunesses Communistes ! » Je rentre et je me fais établir une carte, rouge avec une étoile. Enfin ! Ainsi, je rejoins mon père et ma mère ! J'attendais cela depuis longtemps. [...] Loin des déshabillages grotesques, je savoure cette minute.

Le lendemain, le chef d'îlot vient nous disputer : nous n'avons pas retiré nos drapeaux : « Une colonne allemande se dirige sur Bourges. Et vous, avec vos drapeaux ! Vous vous rendez compte ! » Je les enlève. [...]

(Roger Cherrier - « *Passé recomposé* ». Extrait)



L'entrée des FTPF à Bourges - AMRDC



4^{ème} SAS sous commandement britannique, devenu 2^{ème} Régiment de chasseurs parachutistes français, dans la cour de la Préfecture



Jeep du 4^{ème} Bataillon de Parachutistes Français à la libération de Bourges –

Le 5 septembre, Mehun et Foëcy sont libérés par les F.T.P. Mais déjà l'équivalent d'une division est annoncée en provenance de Châtellerault. Il faut faire vite. Le 6, « Colomb » [Arnaud de Vogüé], donne l'ordre de rassembler les maquis du Cher-Nord pour la prise de Bourges. [...]

(« Combattants de la Liberté : la Résistance dans le Cher »/Marcel Cherrier et Michel Pigenet. Extrait.) AD 18 - 8° 1772

Les contacts ont été pris entre Cher-Nord, Cher-Sud, FTP, F.F.I., Premier Régiment d'Infanterie, l'union s'est faite tout naturellement avec, pour objectif principal, la libération de Bourges.

Cette libération n'a pas été le fait d'une attaque brutale de la Résistance contre l'occupant allemand, la Résistance n'avait pas les moyens, mais la Résistance a rendu impossible la vie des Allemands à Bourges. Couper les voix de communication sans arrêt, couper le téléphone, les voix ferrées, si bien que les Allemands étaient prisonniers dans la ville.

Ils ont fui du 15 août à la fin août où il ne restait plus que quelques éléments.

[...] Le 6 au matin, le colonel de Vogüé avait reçu, à la ferme de Beaumont vers Menetou-Salon, des renseignements précis de la gendarmerie, par le commandant Vacher, concernant la présence des Allemands dans Bourges, il avait aussi envoyé des patrouilles qui étaient revenues, en confirmant qu'il n'y avait plus d'Allemands en nombre important, seuls restaient des groupes isolés, et désabusés.

Il a décidé d'entrer dans Bourges, il y est entré à midi, accompagné du commandant Magnon et d'une section du maquis de Menetou transportée en camionnettes et en véhicules de toutes sortes.

Il avait été précédé une demi-heure auparavant par deux Jeeps du 4^{ème} bataillon de parachutistes SAS, qui étaient arrivées à la préfecture.

Deux heures après, le reste du maquis de Menetou entra en même temps que le 1er RI du colonel Bertrand, et les FTP du colonel Hubert ; ça a été une occupation tranquille, par les 4 points cardinaux de la ville, puisque Cher-Est était aussi présent.

La Libération, ça a été surtout une explosion de joie, avec la foule sautant au cou des parachutistes et des maquisards, avec des bals qui ont duré une partie de la nuit.

(Témoignage de **Pierre Jacquet** In : Emission Recto Verso sur la libération de Bourges par Pierre Jacquet en 1984. Extrait.)

Des Tommies libérateurs ont été fêtés hier par la foule berruyère

Bourges a accueilli, vendredi, avec une joie délirante, les premiers Alliés venus pour nous délivrer du joug de l'opresseur.

Je me trouvais rue Moyenne lorsque deux Tommies se trouvèrent à passer, accompagnés d'une jeune fille. Personne encore ne les avait reconnus. Portant l'uniforme kaki, avec un petit béret couleur brique, ils devisaient gaiement en français « petit nègre », car ils connaissaient à peine notre langue, et se rendaient visiter la cathédrale, qu'ils trouvèrent d'ailleurs magnifique. A leur retour, ils furent reconnus, et ce fut alors une véritable ruée de nos concitoyens vers eux. Les braves garçons ne savaient comment s'échapper de ce flot humain venu les féliciter. J'ai vu une jeune fille qui, voulant faire un compliment qu'elle avait appris par cœur, ne put, tant son émotion était vive, ne dire d'autres mots que : « I am very glad... » (Je suis très heureuse). Mais arrive une puissante voiture, qui est bientôt arrêtée et d'où descendent d'autres Tommies, qui distribuent du chocolat aux petits enfants, déplorant de n'en avoir pas davantage. Et c'est la ruée de la foule qui veut les voir.

Ce matin, ces courageux « fellows », après une nuit de repos bien gagné, se sont promenés en ville. J'ai pu m'entretenir avec trois d'entre eux, qui sortaient de l'Hôtel d'Angleterre où ils ont établi leur quartier général, trois hommes nerveux, le teint basané par les intempéries.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes en France ? », demandai-je.

— Nous avons été parachutés il y a environ deux mois, entre Nevers et Bourges, avec armes et bagages. Nous avons ordre de faire sauter les ponts de chemin de fer et d'effectuer tous les actes de sabotage propres à empêcher les Allemands de faire leur funeste besogne. »

Très aimablement, l'un d'eux me narre qu'il y a cinq ans qu'il est mobilisé et m'expose les phases du sérieux entraînement qu'il dut subir avant d'être parachuté.

— Mais maintenant, me dit-il, et un beau sourire illumine son visage, je suis en France et je suis très, très heureux d'avoir pu contribuer à chasser les Allemands et délivrer les pauvres Français.

Mes trois amis, car nous sommes déjà devenus des amis, me disent encore qu'ils ont vécu avec le maquis, qu'ils sont originaires de Suffolk et de Manchester.

— Nous avons également été en contact avec l'armée du général Leclerc et nous avons foncé sur les colonnes allemandes, sans que rien ne nous arrête.

Et avec un flegme très... britannique, nos Alliés rient des bons tours qu'ils ont joué aux Allemands.

— Maintenant, me disent-ils, nous allons nous faire raser et puis achever votre journal. « Bye Bye ! » A tout à l'heure.



La compagnie Louis Chevrin (FTP) place Malus, à la libération de Bourges- AD 18 - 140J45



Scène de rue à la libération de Bourges – 140 J 45



Bourges. Les nouvelles autorités locales reviennent du monument aux Morts, le 06.09.1944. - AMRDC



Les FFI du Commandant Colomb entre dans Bourges. - AMRDC

